



Étienne Chambaud et Vincent Normand, *Le Copiste*, 2010.
photo : Aurélien Mole, permission Kadist Art Foundation

Étienne Chambaud et Vincent Normand, *Le Stade des Sirènes*

Kadist Art Foundation, Paris, du 3 avril au 2 mai 2010

Avec *Le Stade des Sirènes*, Étienne Chambaud et Vincent Normand offrent au spectateur un projet ambitieux et complexe, présenté simultanément à Londres et à Rome. La référence au chant des sirènes vise à montrer le caractère trompeur de tout récit sur les œuvres en raison notamment de la traduction qu'elles nécessitent. L'exposition se veut une présentation d'« objets écrits » ou résultant d'une transcription : des photographies de réserves où les caisses et les cadres emballés portent tous un nom (la chimère, la voix, la peur...), un contrat de transfert de droits entre l'artiste et une fondation concernant l'œuvre *The Exchange (The Horse)*, dont la mise en caisse a été constatée par huissier, mais qui ne sera jamais exposée... Parallèlement aux problèmes d'interprétation liés à toute traduction d'un univers sémiotique vers un autre, ce sont aussi les différents stades du récit de l'œuvre qui importent : mettre au jour les strates de ces récits, leurs subjectivités, dans une ambition archéologique, et au final anticiper la mémoire qui doit conduire à construire une archive dans toute sa labilité. *Le Récif* est probablement l'une des pièces qui illustrent le mieux le propos : assise à une table aux côtés de socles vides de dimensions variées, parfois surdimensionnés, une copiste retranscrit à la machine à écrire les discours produits dans le cadre de l'exposition, au moment même de leur énonciation. *Le Récif*, comme métaphore de ce qui affleure, représente une matérialisation des récits produits par toute exposition. Les socles aussi sont nommés : la visite au musée, la faille, le primate, le théâtre, l'idiot... Certains d'entre eux sont accompagnés d'un texte détaillé que des comédiens présents par intermittence apprennent et récitent à voix haute. C'est le cas du socle « traduction » : « On dit traditionnellement que dans une traduction on ne doit pas sentir la tâche du traducteur, que la traduction ne doit pas apparaître comme traduction, mais ne doit opérer ni plus ni moins qu'un transfert du sens, comme le travail d'un opérateur ». La copiste muette et imperturbable fixe la factualité de l'exposition. Sur des feuilles dactylographiées posées au mur se juxtaposent des descriptions de situations, des textes récités, mais aussi ce qui est produit le temps de l'exposition et qui lui est parfois a priori étranger : « Une femme lit le texte accroché au mur puis retourne dans la pièce principale. "Elle est exposée à travers sa documentation" dit une jeune femme s'adressant à l'homme avec un accent étranger. Il opine du chef. [...] Silence dans la galerie. [...] Les jeunes femmes chuchotent à nouveau : quelques bribes : Barcelone / Joli garçon / c'est juste parce que c'est popu / vernissage / hyperflexible ». Il s'agit alors d'un simple enregistrement et d'une construction de l'exposition à laquelle chacun participe en se demandant : comment produire un discours qui rende justice à ce type de travail ?

[Nathalie Desmet]



Motelisation, 2010.
photo : permission Galerie d'art Foreman

Motelisation

Galerie d'art Foreman, Université Bishop's, Sherbrooke,
du 21 avril au 19 juin 2010

La démolition ou l'abandon de motels construits dans les années 1950 et 1960 est une situation répandue de nos jours. *Motelisation*, une exposition conçue par Geneviève Chevalier, actualise un questionnement sur la préservation d'un patrimoine architectural plutôt kitsch qui a façonné les paysages québécois et nord-américain. Les artistes choisis s'intéressent à la sphère de l'intime, aux souvenirs que l'on garde d'un lieu et surtout aux impressions qui nous habitent longtemps après qu'on ait quitté une chambre de motel. L'installation du duo formé par Alison S. M. Kobayashi et Gintas Tirilis apparaît comme la proposition la plus ancrée dans le sujet. S'étant introduits par effraction dans un motel abandonné, les artistes ont vu tout le potentiel des objets laissés par les anciens propriétaires et en ont constitué une collection. Ce pillage artistique souligne l'urgence de préserver les signes d'une époque qui s'effacera inévitablement de la mémoire collective si aucune action n'est entreprise pour en conserver les artefacts.

L'œuvre de Chantal Séguin rend compte de la mémoire parcellaire qui reste d'un lieu. Placée au sol, une maquette sert de support à la projection de l'image d'une salle de bain du motel *La paysanne* que l'artiste a captée furtivement lors d'une visite. Le dessin d'un couple, superposé à la photographie, crée un autre espace-temps accentué par la patine jaunée de l'image, dont la référence semble tirée directement des années 1970. Dans un autre registre, Andrew King, architecte de formation, parle de la modernité en faisant appel au mouvement. Tel un *road movie*, la vidéo réalisée avec Angela Silver propose des images assez floues captées sur l'autoroute 20 qui laissent entrevoir les néons des motels croisés sur la route, la nuit. L'expérience du voyage et les images qui restent en mémoire sont au cœur de l'œuvre. Le projet d'Andrée-Anne Vien, quant à lui, parasite autant les chambres que le site Internet du motel Lennoxville. Suivant une approche sociologique, elle a conçu des accessoires (rideaux, coussins, napperons) qui se fondent dans le décor existant. Les différents motifs (feuilles ou losanges) forment des entrelacs d'où sont reproduits des témoignages recueillis auprès des clients du motel. Conçu in situ, ce projet attise une certaine curiosité pour ce qui n'est jamais dévoilé, ce qui reste derrière les portes closes.

L'exposition *Motelisation* met en lumière ce patrimoine récent que l'on sacrifie au profit de la standardisation des chaînes motelières qui proposent – malheureusement – le même type d'hébergement, peu importe la ville où l'on se trouve. Il serait intéressant de revoir cette exposition dans un autre contexte, car l'espace plutôt restreint de la galerie a limité l'envergure de certains projets (notamment celui de Kobayashi et de Gintas), et l'on souhaiterait voir se multiplier les propositions d'artistes engagés dans une conscientisation de notre rapport à l'histoire, tant individuelle que collective.

[Manon Tourigny]